

PÉTRONE, *Satiricon*,

§ XXVII-LXXVIII

« Le festin chez Trimalcion »

► Le roman latin (et grec !)

► Un genre hybride

Le roman est étymologiquement un texte écrit « à la manière des Romains », *romanice*, « en langue romane », c'est-à-dire une langue latine déformée par les habitudes articulatoires des divers peuples de l'Empire romain qui l'ont adoptée ; le *romanz* en ancien français désigne donc d'abord un écrit en français vulgaire (par opposition au latin, la langue des savants), puis, à partir du XII^e siècle, un conte, une « estoire » ou une nouvelle qui ont été traduits du latin, ou rédigés directement en français, primitivement en vers (octosyllabes). Il n'y a donc pas, à proprement parler, de « roman antique », même si nous ne nous priverons pas d'utiliser ici cette appellation de synthèse.

Genre hybride, le « roman » grec et latin a emprunté à la fois à l'épopée, notamment homérique, à l'histoire, aux récits de voyage et à l'ethnographie, à la comédie nouvelle (dont Ménandre est le représentant le plus célèbre), à la tragédie, surtout celle d'Euripide, à la poésie alexandrine et à la rhétorique. À l'image de la *satira* / *satira*, il est composite et le mélange qui le constitue fait qu'il est « partout chez (lui) », sans constituer « un genre bien à part », comme le notait déjà Sainte-Beuve à propos du roman grec (*Nouveaux Lundis* de 1862, Lévy frères, Paris, t. 2, 1864, p. 422). Littérature d'évasion, « qui se veut de divertissement », il allie « le plaisir du récit », né de la primauté accordée à la fiction, à « un nouveau rapport au monde et à une nouvelle représentation du monde », plus individualiste, selon E. Wolff (p. 9, référence dans la rubrique *Vous voulez en savoir plus ?*). C'est donc, comme le remarque Jacques Rancière, un « faux genre, un genre non générique qui n'a cessé de voyager, dès sa

naissance antique, des temples sacrés et des cours princières aux demeures des marchands, aux tripots ou aux lupanars, ou de se prêter, dans ses figures modernes, aux exploits et aux amours des seigneurs comme aux tribulations des écoliers ou des courtisanes, des comédiens et des bourgeois » (*La parole muette*, Paris, Hachette, 1998, p. 29). C'est là un aspect dont a hérité l'*heroic fantasy*, qui procède d'une même logique, même si le contexte est plutôt celui du Moyen Âge, comme dans *L'Épée de vérité* (*The Sword of Truth*), de Terry Goodkind, *Le Trône de Fer* (*Game of Thrones*), de George R. R. Martin ou encore *le Seigneur des anneaux* de Tolkien, qui ont donné lieu à de célèbres adaptations cinématographiques ou télévisées...

► Rhétorique et lieux communs dans le roman grec d'amour

C'est donc une atmosphère particulière que crée le roman, à partir des caractéristiques de la civilisation dans laquelle il est produit : au fantastique médiéval des œuvres d'aujourd'hui, reflet du malaise social et existentiel actuel, répond le merveilleux mythologique gréco-romain, avec ses grandes (et petites !) figures, ses généalogies complexes, ses cadres géographiques divers, ses histoires à rebondissements. Mais, au fond, la « recette de fabrication » reste identique et procède du recyclage de thèmes universels, de « lieux communs propres au genre » et plus ou moins diversement organisés et exprimés, d'une façon qui n'est pas sans évoquer les *Progymnasmata* (exercices techniques servant à la formation des futurs orateurs) pratiqués dans les écoles de rhétorique antiques. C'est particulièrement vrai de l'ἔρωτικός λόγος grec, qui, comme le dit E. Wolff, « est topique, c'est-à-dire qu'il raconte inlassablement la même histoire » (p. 13), dont l'unité est assurée par l'amour qui unit les héros et que contrarie une Τυχή capricieuse. Sont ainsi déclinés, comme des passages obligés : le coup de foudre et l'opposition de l'entourage, la séparation des héros, leurs « inlassables voyages en Méditerranée et en Orient à la recherche l'un de l'autre, chacun quittant un endroit précisément au moment où l'autre y parvient » (Wolff, p. 21), les enlèvements par des pirates ou des brigands, les menaces de mort (voire des morts qui semblent effectives, comme chez l'ironique Achille Tatius), les reconnaissances, les quiproquos, l'instabilité du statut social qui fait passer les personnages de l'état de prince à celui d'esclaves, la torture, la violence sexuelle dont il faudra se préserver pour garder sa pureté, etc. Décidément, la *Carte du Tendre* n'est pas loin et le roman précieux pointe déjà son nez !

► Le roman latin : un genre insaisissable

Le roman latin semble plus sensible au concret des passions et des pouvoirs, aux réalités sociales, au quotidien et il ne fait pas de l'amour le sujet principal de l'intrigue. Il nous est connu principalement par trois auteurs, postérieurs au Christ, même s'il subsiste des noms et des fragments d'écrivains antérieurs, notamment le rhéteur Albucius, sans doute né entre 60 et 55 av. J.-C., écrivain dont Pascal Quignard, qui en fait un romancier, revisite l'œuvre (*Albucius*, Paris, 1990). Il s'agit de :

- Pétrone, *Le Satiricon*
- Apulée de Madaure (près de l'actuelle Constantine, en Algérie), au II^e siècle, *Les Métamorphoses*, *Metamorphoseon libri*, connus aussi sous le titre que nous a transmis Saint Augustin (*Cité de Dieu*, XVIII, 18), *L'Ane d'or*, *Asinus aureus*
- Anonyme (daté par Wolff, p. 58, du III^e siècle, pour l'original, remanié au V^e ou VI^e siècle), *L'histoire du roi Apollonius de Tyr*, qui « par plusieurs aspects, (...) se rapproche des romans grecs », mais présente des « thèmes qui lui sont propres (...), notamment celui de l'inceste » (Wolff, p. 59).

Ainsi, le roman latin échappe à toute caractérisation de synthèse. En effet, comme le dit Wolff, chacune des œuvres que nous avons conservées ne présente « guère de points communs : *l'histoire du roi Apollonius de Tyr* s'inscrit dans la tradition du roman grec et devait être à l'origine un roman d'amour, mais la nature, le sujet et le sens véritable du *Satiricon* (qui ne se voulait peut-être pas un roman) et des *Métamorphoses* demeurent difficiles à établir. Il n'y a pas de spécificité du roman latin » (p. 71).

► La réception par le public : entre réticence et plaisir

Invite au voyage et au dépaysement, tant par son intrigue que par sa nature, on comprend que le roman ait pu déconcerter les lettrés et ce dès l'époque romaine. Heurtés dans leur sensibilité par ces récits en prose aux multiples rebondissements, dont il n'est pas toujours facile de saisir la cohérence ni la vraisemblance logique, ils se sont montrés réticents et méfiants. Comme le rappellent R. Brethes et J. Ph. Guez, cette hostilité académique a conduit à une mise à l'écart du canon des grands auteurs : les romans grecs et latins sont rejetés aux marges de l'espace littéraire. Cependant, ils ont été lus et suffisamment appréciés pour être recopiés et pour nous parvenir, ne serait-ce que sous forme de fragments. La vogue des traductions au XVI^e siècle et son engouement pour Héliodore ou Achille Tatiüs, les transpositions, musicale

(Ravel) ou dansée (Nijinski), de *Daphnis et Chloé* de Longus au tout début du XX^e siècle, la réinterprétation du *Satiricon* par Federico Fellini attestent de leur vitalité et de leur modernité...

Maintenant que vous voilà mis en appétit, il va être temps de passer à table et d'abord de découvrir notre hôte, le mystérieux Pétrone !

ZOOM SUR... LE ROMAN GREC

« Issu de la tradition populaire des conteurs, influencés par la grande prose des historiens grecs » (P. Grimal, *Romans grecs et latins*, Paris, Pléiade, 1958, p. XII), puis refaçonnés par les écrivains de la seconde sophistique, le roman grec ne se réduit pas à ἱστορικὸς λόγος : c'est un genre d'une grande diversité (romans « historiques », mythologiques, biographiques, de voyage, d'utopie...), dont l'origine est mal connue.

Le corpus canonique du roman grec d'amour, que nous avons conservé, se compose de 5 auteurs : Chariton d'Aphrodisias, *Les aventures de Chéréas et Callirhoé* (« fin du I^{er} siècle, voire avant ») ; Xénophon d'Ephèse, *Les Éphésiaques* ; Achille Tatius d'Alexandrie, *Les aventures de Leucippé et Clitophon* (sans doute « constitué de deux strates différentes ») ; Longus, *Daphnis et Chloé* (tous trois « du II^e siècle »), Héliodore d'Émèse : *Les Éthiopiennes* (« milieu du III^e siècle »).

Si les deux premiers auteurs sont relativement simples (lecture au premier degré), les trois autres demandent à être décryptés (parodie, fausse simplicité, lecture philosophique), parce qu'ils jouent sur les codes du roman grec.



LE SAVIEZ-VOUS ?

Si l'origine du roman nous est inconnue, l'une de ses racines est sans doute l'épopée sumérienne de Gilgamesh, qui a circulé dans tout le Proche-Orient du XXV^e au VII^e siècle avant J.-C. et qui a été traduite en babylonien, assyrien, hittite et hourrite. Un vrai best-seller ! Cette épopée romanesque raconte la quête d'un demi-dieu, roi-bâtitseur des remparts d'Ourok vers 2800 ou 2600 avant J.-C. ! En voici les derniers mots :

*Celui qui a tout vu,
celui qui a vu les confins du pays (...)
il a fait un long chemin.
De retour, fatigué mais serein,
il grava sur la pierre
le récit de son voyage*

(traduction du poète et musicien syrien Abed Azrié, Paris, Berg International, 1979).



VOUS VOULEZ EN SAVOIR PLUS ?

Vous pouvez lire :

» *Les textes*, disponibles

- ▶ soit dans l'édition de la Pléiade (*Romans grecs et latins*, traduits par P. Grimal, mais sans les *Éthiopiennes* !, Paris, 1958),
- ▶ soit dans celle des Belles Lettres, R. Brethes et J.-Ph. Guez (éd.), *Romans grecs et latins*, Paris, 2016, dans une traduction qui se veut moderne et libre ; Danielle van Mal-Maeder, qui a « traduit » Apulée, affirme ainsi : « je suis devenue auteure de ma traduction. À la toute fin, j'ai carrément mis de côté le texte latin et j'ai travaillé exclusivement sur le texte français pour lui donner un souffle et un rythme propres. Le fait que l'ouvrage ne soit pas une édition bilingue, autorisait de chercher une autre forme de fidélité » (in *Le Temps*, 4 juin 2016).

» *Des analyses*, notamment :

- ▶ la petite synthèse, claire et précise, d'Étienne Wolff, *Le roman grec et latin*, Paris, Ellipses, 1997.
- ▶ Pour les plus curieux et les plus courageux (l'ensemble fait près de 800 pages) : *Présence du roman grec et latin*, textes réunis par R. Poignault, avec la collaboration de S. Dubel, Clermont-Ferrand, 2011.



L'ESSENTIEL À RETENIR

- 】 Le « roman antique », nourri de rhétorique, puise à des genres littéraires divers.
- 】 Il apporte au lecteur le dépaysement de la fiction et le plaisir des intrigues à rebondissement (roman grec d'amour).
- 】 Le roman latin, représenté essentiellement par Pétrone et Apulée, n'a pas de spécificité propre.

► L'énigme Pétrone

Petronius Arbiter, qui nous ouvre les portes du festin offert par Trimalcion, s'est effacé derrière ses personnages et il se refuse à nous, jusque dans son nom « qui a été porté, à Rome, par plus de quatre-vingt-dix personnages importants » (Wolff, p. 38) ! Voyons donc quelles sont ses diverses facettes.

► L'arbitre des élégances sous Néron ?

Dans ses *Annales* (XVI, 17-20), Tacite nous offre une « biographie » de Pétrone qui a longtemps eu les faveurs du public lettré, même si le récit de l'historien romain ne parle pas du *Satiricon*. Il nous dit seulement que Caius Petronius, proconsul en Bithynie et consul suffect en 61 ou 62, fut le favori de Néron ; pour déterminer ce qui était « agréable » et « délicat », *amoenum et molle adfluentia* (§ 18), l'empereur se rangeait à l'avis de celui que l'on surnommait « l'arbitre des élégances », *elegantiae arbiter*. Personnage voluptueusement raffiné, *erudito luxu*, il fut victime de la jalousie du préfet du prétoire, le puissant Tigellin, qui dénonça à Néron son amitié avec le sénateur Scaevinus, impliqué dans la conjuration de Pison (65). Emprisonné à Cumes, Pétrone se suicida, non sans envoyer à Néron le livre de ses dépravations : « il traça le récit des vices du prince, en les attribuant à des débauchés et des femmes et en indiquant le caractère inédit de chaque accouplement et il envoya cet écrit cacheté à Néron ; puis il brisa son anneau, pour qu'il ne servît, dans la suite, à faire des victimes » (§ 19). C'est là une vie qui est familière à tout lecteur du célèbre roman de H. Sienkiewicz, *Quo vadis ?* (1895).

Pour beaucoup d'universitaires, Petronius Niger, parfois prénommé Titus, est donc l'auteur du *Satiricon*. Ainsi P. Grimal affirme que « toutes les allusions contenues dans le *Satyricon* nous reportent à l'époque des empereurs julio-claudiens : Tibère, Caligula, Claude, Néron. Il n'en est aucune qui nous oblige à descendre à une époque plus basse » ; selon lui, le récit des *Annales* de Tacite (XVI, 19) contient « le souvenir, assez déformé, du *Satiricon* » (p. 4).

Cette thèse a été revisitée en 1998 par un prêtre, G. G. Gamba (*Petronio Arbitro e i cristiani. Ipotesi per una lettura contestuale del Satyricon*, Roma, Las). Selon lui, le *Satiricon*, « aujourd'hui quasi unanimement attribué à Petronius Arbitrator, et daté des années 65-66 ap. », présente, au niveau de la terminologie et du récit, des points de contact, des ressemblances avec les écrits bibliques et particulièrement le Nouveau Testament. D'après lui, Pétrone aurait, comme Néron, adhéré à la foi chrétienne dans sa jeunesse avant de se tourner vers « le père de la vérité, le sage Épicure » (*Sat.* 132. 15) ; son roman serait une apologie personnelle cryptée, une sorte d'*Apologia pro vita sua*, adressée à l'Empereur, capable d'y reconnaître les allusions à leur commune adhésion passée au christianisme. Dans cette perspective, le festin de Trimalcion serait en lien avec « l'expérience chrétienne de Pétrone » (deuxième partie), tandis que Trimalcion coderait l'apôtre Pierre... Tout une symbolique et un bien subtil programme !

► Un romancier flavien ?

Mais, outre le fait qu'il est impossible, – à tout le moins bien difficile ! – de rédiger un roman aussi long que le *Satiricon* en quelques heures, certains indices semblent renvoyer à une époque plus tardive. René Martin, s'appuyant sur certains éléments romanesques et stylistiques, voit en Pétrone un affranchi (ou le fils d'un consul, ancien affranchi) qui aurait vécu sous Domitien (« Le *Satyricon* peut-il être une œuvre du II^e siècle ? », p. 609, *Aere perennius*, Presses de la Sorbonne, 2006, p. 603-610).

L'époque flavienne est le *terminus post quem* actuellement admis, comme le dit Florence Dupont : « le haut-empire, qui trouve son apogée sous les Antonins – date au-delà de laquelle on ne peut faire descendre « Pétrone » – connaît la paix et la prospérité intérieures » (*Le plaisir et la loi*, Paris, 1977).

► Un auteur ludique qui se met en scène dans son roman ?

Une autre hypothèse, également présentée par R. Martin, fait de Pétrone le secrétaire de Pline le Jeune (vers 61–114), parce que celui-ci porte le nom d'Encolpe, qui est aussi celui du narrateur du roman et que sa personnalité,

qui allie sérieux et fantaisie, semble assez proche de celle du héros narrateur. L'auteur se mettrait ainsi humoristiquement en scène, comme pour souligner la fictionnalisation à l'œuvre dans son roman, conçu comme un jeu de voix diverses et d'enchâssements multiples.

Notons également les deux allusions que nous avons à Pétrone, l'une chez Macrobe, à la fin du IV^e siècle, dans le *Commentaire sur le Songe de Scipion*, où il souligne, chez Pétrone, la multiplicité des « intrigues emplies d'aventures amoureuses imaginaires », l'autre chez Sidoine Apollinaire, au V^e siècle, qui fait de lui un Marseillais.

On le voit, Pétrone se dérobe à nous (certains universitaires voient même en lui un être de papier, un peu comme Homère) ; il reste mystérieux et, peut-être, n'est-ce pas la moindre de ses qualités que d'aiguiser l'ingéniosité intellectuelle de ceux qui s'intéressent à lui... Quoi qu'il en soit, il nous reste l'œuvre qui existe pour nous, fragmentaire, certes, également mystérieuse, et pourtant séduisante et tout aussi intrigante que son auteur...



VOUS VOULEZ EN SAVOIR PLUS ?

Le site que wikipédia consacre à *Pétrone* mérite d'être consulté : il est très détaillé et vous permet de lire en lien certaines des analyses citées (le lien est donné en note).

Pour le plaisir, vous pouvez lire les romans de H. Sienkiewicz, *Quo vadis ?* (Poche, 2001) et de Pierre Combescot, *Ce soir on soupe chez Pétrone*, (Poche, 2006).



L'ESSENTIEL À RETENIR

- 】 Pétrone nous reste mystérieux, mais on voit généralement en lui :
- 】 soit, un proche de Néron, condamné à mort en 65,
- 】 soit, un romancier ayant vécu à l'époque de Domitien (51-96).